

Comédie et tragédie du siècle à venir

Denis McCready

Numéro 315, printemps 2017

Avancez en arrière! Quand le progrès tourne à la catastrophe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84908ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

McCready, D. (2017). Comédie et tragédie du siècle à venir. *Liberté*, (315), 36–37.

Denis McCready

Comédie et tragédie du siècle à venir

Quand la voiture a inventé l'accident de voiture.

Sommes-nous « trop dans la tête et pas assez dans l'âme », comme me le confiait une amie autochtone à propos de l'impression qu'elle a des Blancs? Alors que les premiers peuples rebâtissent leurs cultures, mises à mal par le génocide culturel perpétré contre eux par le Canada avec les écoles résidentielles et la Loi sur les Indiens, en utilisant les outils juridiques du système qui les a opprimés pour défendre les territoires avec lesquels ils sont connectés spirituellement depuis des millénaires, nous, les Blancs, semblons poursuivre une déconnexion d'avec la planète qui pourrait bien mener à l'autogénocide de notre espèce.

Depuis les années 1980, les banques, ayant obtenu de l'État qu'il s'efface devant les forces « naturelles » du marché, profitent grassement de l'assouplissement des réglementations. Et lorsqu'en 2007 et 2008 leurs fraudes ont mal tourné, elles se sont empressées de pleurer leurs larmes de crocodile afin d'obtenir de l'État l'argent pour les sauver. Après un mea culpa de vaudeville, après avoir plaidé qu'elles ne le feraient plus, elles ont rapidement repris leur quête effrénée de croissance perpétuelle sur une planète dont nous mesurons pourtant de mieux en mieux la finitude. La nature virtuelle des produits financiers peut donner l'impression qu'une croissance infinie n'a rien de bien dangereux, mais si nous appliquons ce modèle à l'ensemble des compagnies privées qui s'enrichissent avec les ressources naturelles qu'elles exploitent, on comprend qu'on touche rapidement aux limites de la planète. Nos technologies, bien qu'avancées, ne nous permettent pas encore – fort heureusement – d'aller piller et détruire d'autres planètes, lunes et astéroïdes.

Avant le xx^e siècle, nous pouvions soutenir que nous ne savions pas, que l'accès aux savoirs du monde était difficile. La population mondiale était modeste, et la planète si vaste qu'il était impensable d'épuiser un

pareil capital naturel. Depuis une centaine d'années, nos progrès ont mis à notre disposition une grande quantité de connaissances et, bien qu'avec internet l'information exacte soit parfois difficile à trouver, tant il y a de pollution factuelle, nous ne pouvons plus plaider l'ignorance. Les compagnies privées tentent de nous séduire en se présentant comme *vertes et durables*, mais elles s'entêtent à produire *plus* d'objets pour nous promettre *plus* d'emplois qui produiront *plus* de richesse menant à un monde *plus-mieux*. On perpétue une approche cul-de-sac en prétendant que le résultat sera différent. La déconnexion avec la réalité est totale. Et les élu-es ne sont pas en reste. À chaque élection, j'ai soif d'un-e candidat-e qui voudrait mener le pays, la province, la ville vers la décroissance. Je rêve d'un-e politicien-ne qui m'en promettrait moins. En vain...

Oser suggérer de ralentir le progrès, voire de l'arrêter, est vu comme une proposition liberticide et rétrograde. Pourtant le progrès n'est pas intrinsèquement bon. En transformant un os d'animal en arme pour chasser, les hominidés ont aussi inventé une nouvelle façon de s'entretuer. Des millions d'années plus tard, cette dualité est toujours vraie : l'invention de l'automobile *invente* aussi la collision automobile à grande vitesse; celle de l'internet *invente*, à terme, les pirates qui l'attaquent ou les pannes qui paralysent notre système. Le progrès et l'accident sont les deux côtés d'une même médaille; se faisant dos, ils sont pourtant soudés.

Cette dualité progrès / catastrophe nous force donc à accepter qu'inventer un concept ou une technologie exige qu'on développe en parallèle des moyens d'en prévenir les défaillances, les accidents, les abus. En développant une nouvelle sorte de feu, nous prenons aussi le risque d'en perdre le contrôle : à mesure que nous le développons, nous devons penser à des

L'étymologie du mot catastrophe renvoie au mot latin *catastrophā* qui signifie « coup de théâtre » au sens de « dénouement ». Contrairement à ceux qui rêvent d'un effondrement pour tout rebâtir, je ne souhaite pas un coup de théâtre planétaire.

manières de s'en protéger et d'en réduire les impacts négatifs. Or chaque nouveau garde-fou contient le germe d'un nouveau dérapage. S'ouvre alors un jeu de poupées russes à mesure que progressent les garde-fous des garde-fous du progrès. Obsédés par l'idée de tout contrôler, même la perte de contrôle, nous entrons de plain-pied dans une spirale qui mène au délire. Toute forme de progrès ne porte pas le potentiel destructeur de la bombe atomique – le feu ultime –, mais lorsque le progrès se déploie à grande échelle sur la terre, son siamois, l'accident, devient catastrophe. Alors que les cataclysmes naturels ont jalonné l'histoire, avec ou sans les humains, la catastrophe a invariablement été créée par l'humain.

Nous sommes les artisans de nos catastrophes passées, présentes et futures. Nous devons donc développer une compétence morale dans la gestion de notre intelligence, réfléchir au prix réel à payer pour le progrès et admettre que parfois ses bénéfices sont anéantis par ses impacts négatifs. Alors que de petites communautés au Québec, en Ontario et en Colombie-Britannique se réunissent en écovillages pour construire un monde plus sain, ce sont les compagnies privées incorporées, des personnes morales devant la loi, qui commettent les pires saccages : elles agissent comme des entités décérébrées, leur conscience est anéantie par la hiérarchie, elles sont irresponsables puisque leur structure impose qu'elles soient redevables aux actionnaires anonymes, et elles sont esclaves de « lois du marché » qui n'ont rien de légitime. En étudiant la nature et le pouvoir de cette institution dominante de notre société et en se demandant quelle sorte de personnes sont les personnes morales, le documentaire *The Corporation* conclut qu'elles agissent comme des psychopathes. Leurs actions et leur déni démontrent que, dans les faits, elles ne sont pas plus des *personnes* qu'elles ne sont *morales*. Elles – et les gouvernements qui les laissent faire – nous mènent tout droit vers la catastrophe.

L'étymologie du mot catastrophe renvoie au mot latin *catastrophā* qui signifie « coup de théâtre » au sens de « dénouement » (d'une tragédie ou d'une comédie). Contrairement à ceux qui rêvent d'un effondrement pour tout rebâtir, je ne souhaite pas un coup de théâtre planétaire. Il serait plus intelligent d'entrer en décroissance volontairement, d'imposer une nécessaire décélération à ce bolide qui s'est emballé. Nous avons été capables d'atteindre une vitesse vertigineuse de développement économique et technologique ; il est temps de démontrer que nous savons aussi freiner

avant de frapper le dernier mur. L'ingéniosité humaine nous donne déjà suffisamment de solutions pour ralentir notre croissance et faire une meilleure répartition des richesses. Il est possible de diminuer notre impact délétère sur la planète afin qu'elle puisse enfin cicatriser. Malgré les efforts de nombreux visionnaires planétaires comme John Todd, inventeur des *machines vivantes* qui utilisent des plantes et des systèmes naturels pour le traitement des eaux usées et l'assainissement des plans d'eau dégradés, et Karl-Henrik Robèrt fondateur de Natural Steps, qui accompagne depuis vingt-cinq ans des compagnies et des communautés engagées dans le développement durable, le monde continue pourtant sa marche de somnambule vers la catastrophe.

La réalité virtuelle a maintenant atteint une maturité technologique qui permet d'extraire un humain de son environnement immédiat pour l'immerger dans un autre monde visuel et sonore. Les êtres humains ont pourtant déjà l'aptitude mentale de se projeter ailleurs. C'est une particularité de notre lobe frontal, le lieu dans notre cerveau où est logée notre capacité de planification. Aptés à prévoir un événement à venir, à imaginer un ailleurs ou le déroulement d'événements possibles, nous sommes peut-être devenus victimes de notre capacité de planification, trop performants dans l'art de nous extraire du monde immédiat au point d'être déconnectés du réel. Nous n'avons qu'à analyser les conséquences de nos actions sur notre écosystème pour nous rendre compte qu'elles sont en complet décalage avec le monde physique. Cet état s'apparente à une drogue dure : nous sommes accros à notre capacité de nous abîmer dans *le monde possible* et n'arrivons plus à connecter avec notre monde actuel. La découverte de la plasticité du cerveau nous a appris que, plus nous utilisons certains neurones, plus leurs interconnexions se renforcent. Une partie de la difficulté de se défaire d'une dépendance ou d'une manière de penser vient du fait que le cerveau a construit un réseau très fort entre les neurones qui activent les centres de la satisfaction et nous donne une impression de satiété physique et mentale. Plus on utilise cette fonction, plus ça devient difficile de se défaire de sa dépendance. Nous n'agissons pas sur le monde en péril parce que nous sommes repus de le penser en bon état et aveugles devant l'urgence planétaire. Et parce que l'humanité a réussi à déployer des trésors d'innovations philosophiques, culturelles et technologiques, les humains fanfaronnent, indépendants de(s) dieu(x) mais se prenant pour elle, lui, ça. Pourtant, la menace implicite de la colère divine ne s'est pas volatilisée,

elle s'est simplement actualisée sous une autre forme : en l'absence de garde-fous pour arrêter cette course vers notre perte, c'est la terre qui au final rendra le Jugement dernier.

Notre perte de contact avec la réalité, cette défaillance centrale de notre rapport sensible au monde, nous mène à faire un terrible constat : nous avons d'immenses connaissances dont nous ne savons pas nous servir. Si l'humanité s'éteint et qu'une civilisation extraterrestre trouve un jour les archives de notre monde, ils, elles, ça risquent d'être très perplexes. Les humains avaient les connaissances pour éviter la catastrophe mais ils ne les ont pas utilisées. Ces êtres venus d'ailleurs diront que nous étions atteints d'une forme singulière de limitation intellectuelle : malgré nos grandes capacités à appréhender le monde, nous perpétuons des comportements qui nous détachaient de ce dernier au point d'en périr.

Comme je le disais au début, les premiers peuples à travers le pays saisissent de plus en plus les tribunaux pour faire respecter leurs traités avec la Couronne et, de ce fait, ils détiennent un réel pouvoir de changer le monde. En 2015, la Cour suprême du Canada a consenti à la Nation Tsilhqot'in des droits de propriété sur leurs terres ancestrales en Colombie-Britannique, une première au Canada. Dans les années à venir, cette décision deviendra un outil juridique clé pour les nations qui réclament le plein contrôle de leurs territoires ancestraux. C'est un des aspects incontournables de la nécessaire réconciliation entre autochtones et allochtones ; au fil des échanges, peut-être réapprendra-t-on à cohabiter, à être moins dans notre tête et plus dans le réel, avec l'autre.

On utilise l'expression « suspension consentie de l'incrédulité » pour définir l'opération mentale qui a lieu chez le spectateur d'un film de fiction qui accepte, le temps de son visionnement, de mettre de côté son scepticisme pour embarquer dans l'histoire. Le cinéma de la fin du monde se joue maintenant sous nos yeux et il est bien réel. Il serait temps de se lever de notre siège, de déposer notre popcorn et de changer le dénouement de ce film-catastrophe au lieu d'attendre béatement de voir le mot *Fin* s'écrire sur l'écran. **L**

♦ Producteur de documentaires depuis plus de dix ans, dont deux ans comme producteur à l'ONF, **Denis McCready** a aussi exploré l'écriture d'éditoriaux au Cabaret littéraire des auteurs du dimanche (2004-2014) et sur son blogue au magazine Voir.ca (2012-2015). Il est aussi photographe.